Sourds-Muets-Aveugles

Yvonne Pitrois

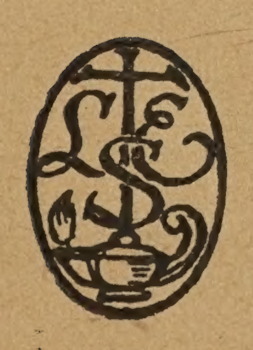

EX
LIBRIS
M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND


Fleurs des Vosges
№ 12



Yvonne PITROIS

Sourds-Muets-Aveugles!



LIBRAIRIE ÉVANGÉLIQUE, 7, RUE DU DÔME
STRASBOURG

SOURDS-MUETS-AVEUGLES!..

PAR

YVONNE PITROIS.

I.

Autrefois . . .

— Il y a donc des sourds-muets-aveugles? . . .

C'est par cette question, un peu incrédule, et surtout angoissée, que le plus souvent cette lugubre énumération est accueillie. On se représente sans effort de ce que c'est que d'être aveugle . . . En y réfléchissant, on se rend compte de ce que cela doit être d'être sourd et muet . . . mais un tel assemblage d'infirmités à la fois! . . . Est-ce possible qu'il existe une si complète déchéance physique, — une si terrible détresse morale? . . . Pas une épreuve, pas une maladie, fût-elle la pire de toutes, ne peut être comparée à cette situation.

Imaginez-vous que vous êtes enfermé dans une chambre obscure, ou plutôt un caveau funéraire si profondément enfoui dans la terre, que jamais un rayon de soleil, un reflet lumineux ne vient l'éclairer, que jamais un bruit, une voix, un cri, un chant, un écho de la vie n'y pénètre. Vous êtes prisonnier là, dans cette double nuit, — la nuit pour le corps, qui est la cécité; la nuit pour le cer-

veau, qui est le silence; vous êtes seul, retranché du monde, retranché des vivants, et pourtant vos mains en s'étendant, tâtonnantes, rencontrent des formes que, d'instinct, vous palpez, éperdu, cherchant à les reconnaître... Ce sont des hommes! Oui, ce sont des êtres humains, ce sont vos amis, vos frères, qui sont là près de vous, et dont vous êtes séparé plus inexorablement que vous ne le seriez par une muraille de pierre! Vous ne savez ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni s'ils causent ensemble, se communiquent leurs pensées; un pas en arrière les met hors de votre portée, les fait sombrer dans l'inconnu...

Ah! si votre double affliction vous a frappé en pleine jeunesse ou dans la force de l'âge; si, autrefois, vous avez connu la lumière, l'harmonie, le privilège divin de frayer librement avec vos semblables, si vous pouvez comprendre, réaliser ce que vous avez perdu, quel désespoir, quelles luttes seront les vôtres! On n'y peut songer sans frémir!...

Si vous avez apporté ce malheur sans nom en naissant, s'il a fondu sur vous dans l'enfance, vos regrets seront assurément moins intenses, mais vous grandirez en ignorant tout du monde, tout de la création, en vous ignorant vous-même, ne sachant pas que vous avez une pensée, ne sachant pas que vous avez une âme. La nature avec ses merveilles, les chefs-d'œuvre de l'intelligence ou de l'industrie humaine, — le ciel étoilé, les plaines onduleuses, l'infini des océans, la majesté des montagnes, le dôme des forêts frémissant à la brise, l'oiseau qui vole, le cheval qui fuit, aussi bien que les trains qui passent à toute vapeur, que les villages, les cités, les églises au clocher effilé, les ponts hardis jetés sur les fleuves, les fabriques bourdonnantes, ne seront pour vous qu'un chaos, une énigme indéchiffrable... Dans l'un et l'autre cas, quel cauchemar qu'une telle vie!... quelle existence de «MORTS VIVANTS,» pour employer la saisissante expression d'une femme qui l'a eue en partage!...

Hélas! il y a toujours eu de ces infortunés. Le «démoniaque aveugle et muet» que mentionne Matthieu dans son Evangile (XII. 22) et que Jésus guérit, «en sorte que celui qui avait été aveugle et muet parlait et voyait,» en était certainement un. Il n'est pas étonnant que, le voyant se débattre sauvagement pour échapper à sa prison de chair, ses contemporains l'aient pris pour un «démoniaque». La souffrance n'était-elle pas trop souvent considérée jadis comme le châtiment d'un Dieu irrité?

Pendant de longs siècles, les plus profondes ténèbres enveloppèrent le sort des malheureux sourds-muets-aveugles. Le premier, l'Abbé de l'Epée, l'admirable apôtre des sourds-muets (1712-1789), songea à ces déshérités entre tous les déshérités. Il écrivait en 1774:

«J'offre de tout mon cœur à ma patrie et aux nations voisines de me charger de l'instruction d'un enfant, — s'il s'en trouve, — qui, étant sourd et muet, serait devenu aveugle à l'âge de deux ou trois ans. Plût à la miséricorde divine qu'il n'y ait jamais une personne sur la terre qui soit éprouvée d'une manière aussi terrible! Mais, s'il en est une seule, je souhaite qu'on me l'amène, et de pouvoir contribuer par mes soins au grand ouvrage de son salut.»

Malgré ce touchant appel, malgré les recherches qu'il fit faire à travers l'Europe, le bon Abbé de l'Epée mourut sans avoir pu découvrir l'élève désiré. Plus de cinquante ans s'écoulèrent . . . et quatre éducations de sourds-aveugles, entreprises presque simultanément dans l'Ancien et le Nouveau Monde, sans lien entre elles, au fur et à mesure des besoins des élèves et de l'inspiration des maîtres, — à tâtons, c'est bien le cas de le dire, -- ouvrirent péniblement la voie et donnèrent à entrevoir les miracles auxquels on pourrait atteindre.

Une petite sourde-muette, née vers 1820, Octavie Morisseau, élevée à l'Institution Nationale de sourds-muets de Paris, y devint aveugle à l'âge de 12 ans. Mais elle avait reçu

auparavant les rudiments de l'instruction, et surtout elle était douée d'une piété profonde ; son petit visage exprimait presque toujours la joie et le bonheur ; elle disait en souriant, au moyen des signes qui servaient alors de langage aux sourds-muets : « Je pense à Dieu, il est si bon. » Elle reconnaissait par le toucher ses compagnes qui la comblaient de tendresse ; elle avait inventé un signe pour désigner chacune. Malheureusement, la pension de la pauvre petite vint à cesser d'être payée ; il fallut la conduire à l'hospice de la Salpêtrière, au quartier des femmes aveugles. Quelles ne furent pas son horreur et sa terreur, lorsqu'elle s'aperçut qu'on l'avait changée de milieu, d'entourage, quand ses mains errant désespérément ne rencontrèrent plus aucune des silhouettes familières ! Elle tomba dans un abattement sans nom, et resta plusieurs jours prostrée sur une chaise, sans un mouvement, la tête baissée, tandis que deux ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux clos sur sa figure . . . Ce spectacle était si poignant qu'il fendait les cœurs de pitié ! Enfin une dame généreuse se chargea de payer la pension de la pauvre enfant, qui, en conséquence, fut ramenée à l'Institution où on la garda cette fois toute sa vie. Avec quels transports de joie elle s'y retrouva, elle reconnut tout le monde autour d'elle ! . . . Et comme désormais on dut l'aimer et la choyer davantage encore, pour lui faire oublier son cauchemar !

A peu près à la même époque, une jeune belge, aveugle de naissance, devenue sourde-muette toute petite, Anna Temmermann, était recueillie à l'Institution des sourds-muets de Bruges, où elle apprit la lecture et l'écriture en relief des aveugles et surtout le tricot. La compassion existe même chez ces malheureux emmurés. Une petite fille n'ayant qu'un bras ayant été admise à l'Institution, Anna, à laquelle on avait fait palper sa manche vide, se mit à pleurer à la pensée que la pauvrette ne pourrait pas tricoter ! . .

En Suisse, Edouard Meystre, né en 1826, sourd dès le berceau, devenu aveugle par accident à 8 ans, fut élevé à l'Asile des Aveugles de Lausanne où il mourut à un âge avancé ; c'était un habile tourneur sur bois, fabriquant des salières, des tabatières, des boules . . . On lui avait enseigné à parler, et à comprendre les signes des sourds-muets qu'on lui «posait» sur la main ; relativement intelligent, il résolut un jour, à lui tout seul, d'une façon bien consolante, un des plus angoissants problèmes qui se soient présentés devant la conscience humaine . . . Parlant d'une autre hospitalisée, nommée Blanche, qui, elle aussi, était sourde et aveugle, et par surcroît idiote, il constatait tristement : — Blanche ne pense jamais à Dieu . . . Il resta un moment soucieux, absorbé, puis, illuminé par une idée subite : — Blanche ne pense pas à Dieu, c'est vrai, . . . mais Dieu pense à Blanche, et cela suffit ! . . .

Enfin, en Amérique, Laura Bridgman, née en 1829, devenue à deux ans aveugle et sourde à la suite d'une fièvre scarlatine, reçut à l'Institut des aveugles de Boston, dirigé par le docteur Howe, une éducation beaucoup plus complète que les trois précédentes. Elle y passa sa vie et y mourut à 60 ans, en 1889. Elle avait atteint un développement intellectuel et moral remarquable ; un de ses grands bonheurs fut de pouvoir apprendre elle-même à lire à un jeune garçon sourd-aveugle, entré à l'Institut après elle. C'était un âme profondément religieuse, Quelqu'un lui ayant demandé d'inscrire sa pensée préférée sur son album, elle écrivit : «Dieu est amour.» «Ce qui est frappant dans le cas de Laura Bridgman, disait dans un de ses livres le grand aveugle Maurice de la Sizeranne, ce n'est pas le degré où elle est arrivée, c'est le point d'où elle est partie. Elle a été la première «âme en prison» délivrée par le génie dévoué d'un philanthrope.»

II.

Une grande lumière dans les ténèbres: Helen Keller.

Une personne qui, dans les premiers jours de 1887, serait entrée dans la chambrette occupée par Laura Bridgman à l'Institut des aveugles de Boston aurait vu la pauvre infirme plongée dans une occupation qui devait lui causer un grand intérêt et une profonde joie, à en croire le sourire qui éclairait ses traits . . . Elle avait sur ses genoux une poupée qui ouvrait et fermait les yeux, et, d'une aiguille agile, — car elle cousait fort bien, et avait un goût féminin inné pour les choses élégantes et jolies, — elle lui confectionnait tout un petit trousseau et de mignonnes toilettes de soie et de mousseline . . .

Cette poupée, quelques semaines plus tard, une jeune fille de 20 ans, Miss Sullivan, l'emporta comme un trésor en quittant l'Institut où elle venait de terminer ses études de professeur; durant plusieurs mois, elle avait vécu près de Laura Bridgman et s'était initiée à toutes les méthodes dont on s'était servi pour l'instruire, pour communiquer avec elle; c'est qu'elle était appelée, dans une petite ville lointaine du sud de l'Amérique, à faire l'éducation d'une fillette de sept ans, aveugle et sourde depuis l'âge de dix-huit mois, Helen Keller . . .

Par un bel après-midi de printemps, Miss Sullivan arriva à une ravissante maison de campagne, complètement dissimulée sous la vigne, les roses grimpantes et les chèvrefeuilles. Une petite fille en robe blanche se tenait debout

sous le porche ensoleillé. Cette petite fille devait décrire un jour ainsi cette scène pathétique: «Mes doigts s'attardaient, sans que j'en eusse conscience, sur les feuilles familières et les fleurs qui venaient d'éclore comme pour saluer le doux printemps méridional . . . Soudain, je sentis des pas qui se rapprochaient; ils vinrent plus près; j'étendis avidement ma petite main, quelqu'un la prit, et, en un instant, j'étais dans les bras de mon institutrice. Je palpai avec curiosité sa figure et ses mains, et la laissai m'embrasser tandis que des sentiments que je ne puis décrire remplissaient mon cœur. Nous ne pouvions nous parler, je ne pouvais lui demander pourquoi elle était venue. Cependant je sentais vaguement, mais intensément, que quelque chose de merveilleux m'arrivait. Je savais que cette dame inconnue m'aimait, et que son amour allait rendre ma vie douce, et bonne, et heureuse . . .»

Le lendemain, Miss Sullivan conduisit Helen dans sa chambre, et lui mit dans les bras la poupée de Laura Bridgman. Elle la laissa s'amuser avec un moment, puis elle prit sa main, la passa et la repassa sur la poupée, et, lentement, forma avec ses doigts à elle sur la main de l'enfant, dans les caractères de l'alphabet manuel des sourds-muets, les quatre lettres «DOLL», qui, en anglais, signifient «poupée». Amusée, Helen fit aussitôt manœuvrer ses petits doigts pour l'imiter, et bientôt, toute fière d'avoir réussi, elle dégringola l'escalier à la recherche de sa mère; quand elle l'eut trouvée, elle saisit sa main et forma dessus ce premier mot: «doll» . . De même, les jours suivants, elle apprit à épeler avec ses doigts d'autres petits mots comme «pin» (épingle) «hat» (chapeau), mais elle le faisait machinalement, sans avoir encore saisi le rapprochement entre l'objet et le terme, sans se douter qu'elle apprenait les rudiments du langage, et par là de la pensée . . . Deux semaines s'écoulèrent . . . Un jour enfin, Miss Sullivan mena son élève auprès du

puits enguirlandé de chèvrefeuille où quelqu'un puisait de l'eau; elle plaça une de ses mains sous le jet ruisselant, et, dans sa main restée libre, elle traça une fois, deux fois, dix fois le mot «eau» . . . Helen restait immobile, palpitante; sur son fin et charmant visage se reflétait le bouleversement qui se faisait en elle! . . . Elle comprenait enfin! . . La petite clef d'or d'un seul mot avait entr'ouvert la lourde porte de sa geôle; cette eau jaillissante était la source merveilleuse des contes de fées, le philtre magique qui délivrait la petite princesse victime d'un cruel enchantement. Avec une joie éperdue elle répétait à son tour le signe libérateur, indiquant en gestes passionnés l'eau limpide, pour s'assurer que «water» c'était bien cela! Le premier pas, — le pas décisif, essentiel dans l'éducation de tout enfant sourd-muet-aveugle était franchi; le reste n'était plus qu'une affaire de patience et de persévérance, — mais quelle patience de la part du professeur! . . . quelle persévérance de la part de l'élève! . . .

S'imagine-t-on ce que peut être cet enseignement, où n'entrent ni le secours des yeux, ni celui des oreilles, qu'il faut poursuivre uniquement par le toucher, où tout, absolument tout, — chaque mot du langage humain, chaque règle de la grammaire, et l'histoire, et la géographie, et les mathématiques, et les sciences, et les explications des choses créées, de tout ce qui existe ici-bas hors de la portée immédiate de l'aveugle sourd, — comme aussi les questions immatérielles, les conceptions de la vie spirituelle, du surnaturel, de l'au-delà, — *tout* enfin dans ce monde et dans l'autre, doit passer des mains d'une personne dans les mains d'une autre pour dissiper le chaos de son intelligence, former son caractère, sa conscience, son cœur, élever et éclairer son âme! . . . Ah! . . . il y a bien des dévouements sublimes sur la terre; mais celui d'un éducateur de sourd-muet-aveugle mérite d'être placé au premier rang!

Parfois, hélas! ce travail immense ne donne que peu de fruits; l'esprit engourdi, atrophié par le poids de ses trop lourdes chaînes ne se libère qu'imparfaitement. En de nombreux cas, les résultats obtenus ont été remarquables, mais jamais aucun sourd-aveugle ne pourra dépasser, ni même atteindre, le développement prodigieux réalisé sous l'égide de Miss Sullivan par Helen Keller.

Pauvre petite, qui, avant l'arrivée de son institutrice, se débattait sauvagement dans sa prison de chair, essayant en vain de se faire comprendre, de comprendre elle-même ce qui se passait autour d'elle! Dès que son intelligence exceptionnelle eut entrevu la délivrance, ce fut fini de ses colères désespérées, de ses furieuses révoltes; elle ne demanda plus qu'une chose: apprendre! . . . apprendre encore!... apprendre toujours!... Bientôt elle sut lire; ses volumes en Braille, ajoutant leurs précieux enseignements aux leçons de Miss Sullivan, vinrent élargir à l'infini le champ de sa pensée. La rapidité de ses progrès était stupéfiante; trois mois et demi après avoir appris son premier mot, elle écrivait à une de ses cousines une lettre au crayon, en caractères lisibles pour les voyants! A neuf ans, à sa propre demande, elle commença l'étude du français. A dix ans, elle composa et envoya à un journal d'enfants son premier essai littéraire, bientôt suivi d'un grand nombre d'autres. Après avoir fait, avec son institutrice, un séjour à l'Institut d'aveugles de Boston pour s'assimiler tous les moyens d'étude des personnes privées de la vue, elle en fit un autre dans une pension de sourds pour réaliser son désir passionné: apprendre à parler! A seize ans, elle savait en plus de l'anglais et du français, la littérature, l'allemand et le latin. Alors elle fut admise dans une École supérieure de jeunes filles, afin de s'y préparer au Collège de Radcliffe, qui est en Amérique l'équivalent de ce que serait en France un lycée avec les cours de l'Université. Partout Miss Sullivan l'accompagna; elles suivaient ensemble

toutes les leçons, toutes les conférences, que l'institutrice écoutait attentivement et répétait à mesure mot à mot par l'alphabet manuel dans la main avide de tout connaître, de tout comprendre ! . . .

Un seul détail donnera une idée des difficultés vraiment inouïes que devait vaincre la jeune infirme. Pendant les cours d'algèbre, de géométrie et de physique, ne pouvant voir les figures géométriques que le professeur traçait au tableau, Helen avait imaginé de les reproduire sur un coussin posé sur ses genoux, avec des fils de fer rectilignes ou recourbés qu'elle suivait avec ses doigts, à mesure que Miss Sullivan lui communiquait les problèmes proposés, essayant de se rendre compte des hypothèses données et d'arriver aux mêmes conclusions que le professeur ! Ah ! comme elle avait bien choisi sa fière devise : « Les obstacles sont faits pour être surmontés ! » . . .

Cette volonté ardemment tendue vers son but, et soutenue par un dévouement incomparable, permit à Helen Keller de subir avec succès, d'année en année, les examens les plus ardus du collège de Radcliffe : langues vivantes, grec élémentaire et supérieur, latin supérieur, géographie, algèbre. A vingt-quatre ans, la jeune sourde-muette-aveugle quittait l'Université en triomphatrice, après avoir reçu, en une émouvante cérémonie, le diplôme de « Bachelor of Arts, » qui équivaut à notre double baccalauréat ès-sciences et lettres ! . . .

Depuis, elle s'est consacrée à sa vocation littéraire, publiant outre de nombreux articles de revues, ces livres émouvants : l'*Histoire de ma vie* (le plus connu de tous [1]), *le Monde où je vis, ma Clef de vie*, et, récemment encore, *Ma religion*, qui constituent des documents psychologiques uniques au monde ! Elle a fait, en compagnie de sa fidèle

---

[1] Ce livre, traduit en français, se trouve chez Payot, éditeur, boulevard Saint-Germain à Paris. Prix 12 francs.

institutrice — qui, quoique mariée, vit toujours avec elle, — des tournées de conférences qui ont attiré l'attention du grand public de son pays sur la classe d'éprouvés à laquelle elle appartient; en ce moment, elle consacre tous ses efforts à la création du Fonds national de secours destiné à assurer l'existence des aveugles américains infirmes ou incapables de gagner leur vie . . .

La bonté de son cœur égale ses merveilleuses facultés intellectuelles et son énergie indomptable. Adulée, portée aux nues par les uns, considérée comme la huitième merveille du monde, — un de ses compatriotes ne déclarait-il pas que les deux plus grands héros de l'humanité sont Napoléon et Helen Keller! — elle a été âprement, violemment dénigrée par les autres qui, ne pouvant croire à la réalité de son génie, traitaient ses longs et courageux efforts de bluff, d'imposture . . . A travers, et au-dessus des fluctuations de l'opinion, elle est restée d'une simplicité parfaite. Elle ne s'est nullement cloîtrée avec ses livres. Nature optimiste, ouverte, active, pleine d'entrain et de vie, elle aime et pratique les sports, sait patiner, nager, ramer, monter à cheval! Sa maturité d'Américaine robuste et bien portante paraît 30 ans à peine. C'est avec une bonne grâce souriante et rayonnante qu'elle accueille les nombreux visiteurs venus la saluer de toutes les parties du monde, qu'elle se mêle à la société, qu'elle préside les fêtes . . . Le secret de sa sublime vaillance, cherchons-le en relisant une page de son «*Histoire de ma vie.*» C'est une des plus belles, des plus généreuses qui aient jamais été écrites:

«Parfois, une sensation d'isolement, comme un brouillard glacial, m'environne. Il me semble que je suis assise au seuil d'une vie dont la porte ne s'ouvrira jamais pour moi. Derrière cette porte, il y a des lumières, de la musique et de douces intimités, mais une cloison infranchissable m'en sépare. Le destin silencieux, impitoyable,

me barre la route. Volontiers, je demanderais le pourquoi de son impérieux décret, car mon esprit se révolte encore contre l'inéluctable loi. Mais je réprime les plaintes qui me viennent aux lèvres et m'étouffent, comme des larmes rentrées. Autour de mon âme, le silence se fait immense. Puis soudain une voix murmure à mon oreille: «Il y a de la joie à s'oublier soi-même.» Alors j'essaie de faire de la lumière qui brille pour les yeux des autres mon soleil, de la musique qu'entendent les oreilles des autres mon harmonie, et du sourire qui s'épanouit sur les lèvres des autres mon bonheur.»

III.

A Larnay

Parmi ceux qui connnaissent la renommée universelle d'Helen Keller, qui ont lu et admiré son autobiographie, combien croient encore (comme je l'ai cru pendant toute mon enfance!) que son cas est unique au monde! . . . Combien ignorent, même en France, l'œuvre magnifique dans sa modestie réalisée chaque jour à l'École des sourdes-muettes-aveugles de Notre-Dame de Larnay, près de Poitiers! . . .

Cette maison, installée dans une belle propriété de campagne à quelque distance de la ville, hospitalise, sous l'égide des sœurs de la Sagesse, plus de 300 sourdes-muettes de tout âge — depuis les petites écolières auxquelles on apprend simultanément à lire et à parler, jusqu'aux ouvrières adultes occupées à l'ouvroir à de fines lingeries et à de somptueuses broderies d'autel, et aux bonnes vieilles «grand'mères» qui utilisent leurs dernières forces à faire un peu de tricot ou de ménage . . . Parmi

elles, il y a toujours eu quelques infortunées frappées de cécité en avançant en âge. La première éducation d'enfant sourde-aveugle entreprise à l'Institution est celle de Marthe Obrecht, — une petite Alsacienne que les frayeurs de la guerre de 1870 avaient privée à la fois de l'ouïe et de la vue à l'âge de trois ans, et qu'on avait mise en chemin de fer comme un paquet encombrant, expédiée aux sœurs de Larnay sans même les prévenir ! . . . Elles virent dans cette pauvre masse inerte un trésor qne le ciel leur confiait, et à force de soins, de prières, d'amour, obtinrent des résultats bien encourageants. Marthe Obrecht, aujourd'hui une des doyennes du couvent, sait lire, écrire en Braille, s'exprimer en signes, travailler manuellement ; elle a conscience de sa destinée immortelle ; c'est une preuve vivante et émouvante des débuts si laborieux de l'enseignement des sourds-muets-aveugles.

Mais la période « historique » de Larnay, si on peut parler ainsi, commence le 1er mars 1895. Ce jour-là deux pauvres gens, un tonnelier breton des environs de Nantes et sa tante, arrivèrent à pied par la campagne, poussant devant eux une créature hagarde, qui marchait en titubant et poussait des cris rauques, de vrais rugissements. C'était un monstre, une bête fauve plutôt qu'un être humain ! . . . Devant cette horreur une religieuse au doux visage, une bretonne elle aussi, ouvrit tout grands ses bras maternels . . . et désormais le nom béni de Sœur Sainte-Marguerite reste indissolublement associé à celui de son élève, de sa fille spirituelle Marie Heurtin.

Marie avait dix ans alors. Sourde-muette et aveugle de naissance (ce qui est un cas relativement rare) elle avait vécu jusque-là dans l'horreur de sa situation sans issue, se débattant sauvagement dans de tels accès de désespoir et de rage qu'on la croyait folle furieuse . . . Les premiers temps de son séjour à Larnay furent une tragédie. Elle se roulait par terre en écumant, jetait à la volée tout ce qui

lui tombait sous la main, mordait, frappait les personnes qu'elle pouvait atteindre . . . Deux mois entiers s'écoulèrent avant que Sœur Sainte-Marguerite, penchée, attentive et compatissante, sur la malheureuse enfant, arrivât à fixer cette attention en délire. Marie avait un petit canif à lame inoffensive qu'elle aimait beaucoup. Sa maîtresse le lui prit, et bientôt le lui rendit, croisant en même temps les deux mains de son élève l'une sur l'autre pour faire le signe des sourds-muets qui signifie «couteau.» Puis à nouveau elle le prit. La fillette entra dans un de ses paroxysmes de fureur, criant, hurlant, saccageant tout pour trouver son couteau . . . Tout à coup elle s'avisa d'elle-même de refaire le signe qui venait de lui être enseigné, et immédiatement Sœur Marguerite, qui suivait ses mouvements avec anxiété, lui rendit son jouet . . . Comme Helen Keller près du puits de chèvrefeuille, Marie Heurtin venait d'apprendre son premier mot, sa première pensée! . . .

Le second pas en avant vers la libération fut «œuf». Elle aimait l'œuf que chaque jour à son déjeuner ses mains tâtonnantes cherchaient avidement sur la table. On lui apprit le signe pour le désigner . . . puis on attendit pour en placer un autre devant elle qu'elle le demandât! Ce fut ensuite le tour des assiettes, des plats, des couverts d'un minuscule ménage de poupée qu'on lui apprit à nommer . . .

Et, divin miracle! à mesure que la pauvre âme captive prenait conscience d'elle-même, que le chaos s'éclaircissait autour d'elle, la bête furieuse qui terrifiait les petites élèves de Larnay se calmait, se faisait douce, docile, caressante . . . La transformation se poursuivait, la sourde-muette-aveugle devenait peu à peu une créature humaine, une enfant pareille aux autres, et bientôt une enfant qui dépassait toutes les autres par son charme pathétique et poignant, par la lumière diaphane qui émanait de son visage délicat, de ses admirables yeux bruns sans regard . . .

Chère petite Marie! . . . Sa brillante sœur d'infortune, Helen Keller, a atteint les sommets de la vie intellectuelle; elle a atteint, elle, dans sa paisible salle d'études si claire, si blanche, si loin des bruits, si loin du monde, les cîmes de la vie mystique, surnaturelle . . . Elle riait, certes, avec sa bien-aimée maîtresse et ses compagnes, elle était gaie; mais on sentait à la voir que sa vraie place n'était pas sur la terre, que l'ange en exil rouvrirait bientôt ses ailes pour s'envoler! . . .

«Par obéissance j'ai demandé la vue, écrivait-elle après un pèlerinage à Lourdes; je ne l'ai pas obtenue, je reste aveugle, je ne suis pas triste, je suis bien contente de faire la volonté du bon Dieu avec l'espérance que je verrai mieux dans le ciel les splendeurs éternelles . . . J'ai été émue de compassion en „voyant" (elle voulait dire en palpant) les pauvres malades qui ne sont pas guéris. J'ai prié avec eux pour demander leur guérison, *pas la mienne* . . .» O générosité suprême! . . .

Quelques années après l'entrée de Marie à Larnay, une autre sourde-muette-aveugle prit place auprès d'elle, une charmante enfant toute d'affection, de sensibilité et de douceur, Anne-Marie Poyet. La plus touchante amitié les unit bientôt, et avec un zèle joyeux, Marie entreprit de servir de répétitrice, de monitrice à sa jeune compagne. Pendant ce temps, là-bas, dans la pauvre demeure du tonnelier breton, une petite Marthe née également sourde-muette-aveugle en 1902, grandissait entourée, celle-là, de nombreuses sollicitudes, et devait bientôt venir rejoindre sa sœur aînée . . Quoi! . . . encore une enfant aussi épouvantablement affligée au même foyer! . . . était-ce possible! . . . Hélas! sur les neuf enfants des Heurtin, un garçon est mort au berceau, une petite fille à trois ans; une fillette aveugle est morte à dix ans; une petite fille née sourde-muette-aveugle et paralysée est morte à un an; sur les cinq qui survivaient, il y avait deux filles normales, un garçon sourd-muet presque

aveugle, et les deux sourdes-muettes-aveugles Marie et Marthe! . . . Faut-il chercher la cause de cette accumulation de malheurs sans exemple dans le fait que les parents étaient cousins issus de germains, et le père atteint d'une maladie de la moëlle épinière? . . Oh! si cela pouvait empêcher quelques mariages imprudents qui risquent aussi de créer de pauvres petites victimes, des martyrs! . . .[1]

Au printemps de 1910, une funeste nouvelle se répandit en coup de foudre dans le monde des sourds-muets et celui des aveugles. La dévouée, l'incomparable éducatrice de Marie Heurtin et d'Anne-Marie Poyet, Sœur Ste Marguerite, venait d'être enlevée en quelques jours par une congestion pulmonaire, dans la pleine force de l'âge, à cinquante ans! . . . Quelle dut être la douleur de ses élèves, de sa fille d'élection surtout, on n'ose se le représenter! . .

Ce qui, sans doute, retint encore un peu de temps Marie Heurtin parmi nous, c'est qu'à quelques mois de là la petite Marthe que Sœur Ste Marguerite s'était tant réjouie d'instruire fit son entrée à Larnay. Une religieuse initiée aux méthodes de la chère disparue, et, elle aussi, la personnification vivante du dévouement chrétien, Sœur St Louis, se chargea de son éducation, et la consolation suprême de Marie fut d'entourer d'affection sa chère petite sœur, de l'aider dans ses études, de veiller sur elle comme un doux ange gardien qu'elle était. Jamais on ne vit spectacle plus attendrissant que celui de ces deux sœurs sourdes-muettes-aveugles, la séraphique Marie, fine, frêle comme un beau lys, se penchant avec amour sur la cadette fraîche comme un bouton de rose, et guidant ses petits doigts hésitants sur leurs gros livres en relief d'aveugles! . . .

---

[1] Pour des détails complémentaires sur la famille Heurtin et les méthodes d'éducation en usage à Larnay, voir le beau livre de M. Louis Arnould „Ames en prison" (Boivin et Cie, éditeurs, 3 et 5, rue Palatine, Paris — Prix 12 frs.)

A son tour, Marie Heurtin fut rappelée à Dieu en juillet 1921; elle avait 36 ans. Elle aussi partit très vite, emportée par un mal bénin qu'avait aggravé une complication pulmonaire, sans s'être rendu compte de la gravité de son état; elle s'endormit dans les ténèbres qui, pour elle, avaient toujours couvert la terre pour se réveiller aux radieuses clartés du ciel, dans les bras de sa bien-aimée Sœur Ste Marguerite, et sûrement de Là-Haut, elle a continué à protéger de façon plus efficace encore la petite sœur qu'elle chérissait!

Marthe Heurtin est maintenant une charmante jeune fille de 27 ans, gracieuse au possible, instruite, distinguée, pleine de joie et de vie, et qui fait le plus grand honneur à sa maîtresse Sœur St Louis, à toute la chère maison de Larnay. Profondément pieuse, elle écrivait il y a quelque temps sur ce sujet, — bien peu indiqué, eût-il semblé, pour une aveugle-sourde, — ,,Compte les bienfaits de Dieu'', une page véritablement sublime dans sa simplicité. En voici quelques extraits; on pourrait les rapprocher des lignes écrites jadis par Marie:

. . . «Dieu est si bon et plein de tendresse envers moi. Il m'a créée et me conserve la vie et la santé; c'est un grand trésor pour moi! Il m'a aussi donné la lumière de l'intelligence qui m'a permis d'apprendre à parler, à lire, et il m'a envoyée ici à Larnay, pour m'instruire et pour le connaître et l'aimer. Mes maîtresses sont si bonnes et si dévouées pour moi! Mes compagnes sont bien gentilles . . . Je reçois chaque année quelques petits cadeaux et de l'argent pour mes étrennes, cela me fait aussi très grand plaisir. Dieu a envoyé des personnes charitables pour me consoler . . . J'ai encore un bienfait plus grand; lequel? C'est ma croix. J'aime beaucoup ma croix et je la bénis et je la porte chaque jour en union avec celle de Jésus. Cela me console et m'aide à supporter mes peines et mes épreuves. Je n'ai jamais vu les choses de la nature, et je n'ai jamais entendu le chant

des oiseaux, c'est bien dur pour moi, mais Dieu veut que je reste sourde et aveugle . . . Plus tard, le bon Dieu me donnera le beau paradis! Je verrai et j'entendrai, je recevrai une belle couronne en union avec celle de ma chère Marie . . .»

Depuis longtemps, la pauvre petite Anne-Marie Poyet a dû, à son grand chagrin, retourner vivre dans sa famille; en dépit de ses infirmités, elle travaille comme empaqueteuse dans une fabrique! . . . Mais les deux Marthe, la vieille et la jeune, ne sont plus les seules sourdes-aveugles de Larnay. Une à une, pendant et depuis la guerre, une dizaine de jeunes filles, frappées de surdité et de cécité à des âges différents, y ont aussi trouvé un doux, un sûr refuge; ensemble, elles constituent un petit groupe d'affligées admirablement unies . . . et d'un enjouement qui pourrait servir d'exemple à une multitude de privilégiés. Gaies, enjouées! . . . des sourdes-muettes-aveugles, est-ce possible! . . Ecoutez plutôt une jeune religieuse, venue du Brésil, Sœur Marie Bernard, qui, elle, est sourde et presque aveugle:

«Pénétrons, si vous le voulez bien, dans la petite classe de la chère Sœur S[t] Louis. Sept jeunes filles s'occupent activement. Elles ne se lèvent pas pour vous saluer; ne vous froissez pas, elle ne vous ont ni vu, ni entendu venir! Tout à l'heure, quand la chère Sœur les aura prévenues, elles s'empresseront de réparer leur involontaire discourtoisie . . . En attendant vous pouvez les observer à votre aise. Cette jeune fille qui tricote au point savant une jolie brassière en laine blanche, c'est Marthe Heurtin, la sourde-muette-aveugle de naissance, qu'un prodige de charité et de dévouement a arrachée à sa triple prison! Cette autre, fine et élancée, qui s'active avec ses doigts de fée à un superbe manteau de dame au tricot, c'est Yvonne Perlin, le boute-en-train de la bande. A côté d'elle, Emilienne Vanderhaege est plongée dans une lecture, Jeanne Delgove rempiète un vieux bas, Marcelle Delaunay copie un livre en Braille,

Jeanne-Marie Tanguy écrit une lettre au crayon avec un guide-main, et enfin Jeanne-Marie Perraud est toute à la confection de son bas. Il y en a encore d'autres, mais le local est trop petit pour les contenir toutes.

,,Soudain un sourire malicieux s'esquisse sur les lèvres d'Yvonne ; ses mains cherchent à tâtons celles de sa voisine. Quelques signes mystérieux dans les mains attentives . . . voilà les deux amies qui pouffent de rire; elles cherchent, toujours à tâtons, d'autres mains ; de proche en proche la gaîté communique ses rayons, bienfaisants comme un doux soleil. Maintenant, toutes les sept rient aux larmes. Qu'est-il donc arrivé? . . . Ah! ne m'en parlez pas! . . . Est-ce que, hier, sœur Marie-Bernard n'a pas couru à travers les champs après une vache tachetée de blanc, croyant rejoindre la chère sœur qu'elle venait quérir en toute hâte! . . . Tout de même, prendre une vache pour une chère sœur! . . ou bien encore, l'une d'elles est tombée à quatre pattes au milieu de la chapelle, en voulant faire sa génuflexion . . . ou il y a eu collision de locomotives entre un train d'aveugles entendantes et un train d'aveugles-sourdes . . . Que sais-je? . . . Les doigts bavards remuent avec agilité, et il faudrait un volume pour raconter toutes les aventures des sœurettes! . . . Mais toutes ne sont pas également réjouissantes . . . et alors on restera pendant plusieurs jours avec une vilaine bosse au front, un genou déchiré, ou des mains écorchées . . . Dans ces moments-là, c'est bien dur de ne plus voir . . . de ne plus entendre . . . d'être constamment sous la dépendance de son entourage, à la merci de guides étourdis ou maladroits! . . . Heureusement, Jésus est là, l'amitié aussi . . .»

Et qu'elle est touchante cette amitié entre de pauvres sourdes-aveugles! C'est elle qui a inspiré à l'une d'entre elles, au ,,boute en train de la bande", Yvonne Perlin, la ,,perle", un mot véritablement héroïque. Comme une visiteuse s'étonnait de sa malicieuse gaîté, désignant du geste

ses compagnes d'infortune, elle dit: « Ne faut-il pas les faire rire, les pauvres, pour leur faire oublier leur malheur? » Ne vous y trompez pas pourtant . . . Plus ces affligées sont développées, plus elles comprennent ce qui leur manque et plus elles en souffrent, témoin cette réflexion douloureuse échappée au Jour de l'an à une autre des chères emmurées de Larnay, toute jeune hélas, Marcelle Delaunay: — 1929! Je trouve que le temps passe bien vite, mais je suis bien aise qu'il passe si vite, car pour une vie triste comme la nôtre, il vaudrait mieux la finir . . . »

Et les garçons, demanderez-vous, quelle part ont-ils dans ce miracle de rééducation, — on aurait parfois envie de dire de résurrection? . . . Jusqu'à ces dernières années on n'avait fait en France que des tentatives isolées et bien incomplètes. Enfin, grâce à la charité chrétienne, il n'en est plus ainsi. A Poitiers même, à quelques kilomètres de Larnay, l'Institution régionale des sourds-muets a ouvert une section pour les sourds-muets-aveugles; elle compte déjà sept ou huit élèves d'âges différents. Un des derniers admis est un petit Espagnol de 15 ans, devenu sourd et aveugle à 4 ans et demi, à la suite d'une méningite. En perdant l'usage de la vue, de l'ouïe, et par suite de la parole, le pauvre enfant en était arrivé à perdre aussi le besoin de se remuer, de s'occuper, d'apporter une participation personnelle aux actes les plus simples de la vie. Il ne savait plus ni s'habiller, ni se déshabiller, ni se moucher, ni manger. Il ne donnait aucune marque d'intelligence. En quatre mois, on est parvenu à lui faire porter son mouchoir à son nez, sa nourriture à sa bouche, à le faire s'habiller et se déshabiller, et même à se promener seul dans la cour . . . Avec le temps, l'admirable dévouement de ses maîtres l'amènera aux mêmes résultats que ses camarades, qui, eux, ont appris à lire, à écrire en Braille, à s'exprimer en signes, quelques-uns de vive voix, qui étudient l'histoire, le calcul, la géographie et font de beaux voyages à tâtons sur les cartes et les

mappemondes en relief, qui deviennent d'habiles travailleurs en cannage, en rempaillage, en brosserie . . . dont la vie est complètement transformée enfin! . . .

Ah! si jamais ces lignes tombaient sous les yeux d'une famille cruellement éprouvée par l'infortune d'un jeune enfant, — fille ou garçon, — aveugle et sourd, qu'elle reprenne donc courage, en sachant que, soit à Larnay, soit à Poitiers, il y a un foyer rayonnant de pitié et d'amour prêt à le recevoir et à lui donner l'éducation qui eût semblé impossible! . . .

IV.

Un peu de statistique. L'esprit et le cœur des sourds-aveugles.

Combien y a-t-il au juste d'êtres humains privés à la fois de l'ouïe et de la vue? . . . Les statistiques précises manquent encore, mais quelques chiffres approximatifs permettent de s'en faire une idée.

Outre les deux Institutions françaises citées plus haut, il y en a 6 spécialement organisées pour l'instruction des sourds-aveugles, deux aux États-Unis, à Boston et New-York; une à Montréal, Canada; une à Venersborg en Suède; une à Nowawes, près de Potsdam, en Prusse, et une à Edimbourg en Ecosse.

L'Allemagne compte au moins 340 sourds-muets-aveugles — un spécialiste va jusqu'à dire 500! — dont 223 rien que pour la Prusse. La Suède avoue la proportion effrayante d'un sourd-muet-aveugle pour 23 sourds-muets, et elle a 6.000 sourds-muets. A Londres, un homme d'État, répondant à une interpellation, a déclaré un jour à la Chambre des Communes que dans les Iles Britanniques, il y avait 533 aveugles-sourds, dont 470 en Angleterre et 63 en Ecosse, — chiffres

probablement aussi en dessous de la réalité; dans ce pays s'est constituée récemment une „Société d'entr'aide pour aveugles-sourds". En Suisse, il y a à l'Asile des aveugles de Saint-Gall trois aveugles-sourds en cours d'instruction, et plusieurs autres dans différents établissements, Asiles des aveugles d'hommes et de femmes de Lausanne, Foyer de Chailly sur Lausanne pour aveugles anormaux, asiles et hospices. L'Union centrale suisse pour le bien des aveugles a fait récemment une enquête pour découvrir tous les sourds-aveugles épars dans la Confédération, elle en a trouvé environ 40, pour lesquels elle a créé, tant en Suisse romande qu'en Suisse alémanique, un bienfaisant patronage. C'est l'Amérique, le pays de Laura Bridgman et d'Helen Keller, qui détient le triste record; le Volta Bureau, très compétent en la matière, estime qu'il y existe 2.772 sourds-muets-aveugles, dont 76 de naissance! Deux amies dévouées à cette cause, Melle Rocheleau et Miss Mack, viennent de dresser une sorte de catalogue analytique, formant un gros volume, sur les cas d'environ 400 d'entre eux! . . . Il y en a de poignants, comme celui de cette pauvre petite Ludivine Lachance — au nom si tristement ironique! — une petite Canadienne française que ses parents, par ignorance, tinrent enfermée jusqu'à l'âge de 16 ans dans une cabane de bois obscure et sans air, sans autre ouverture qu'une porte toujours soigneusement cadenassée! . . . C'était une vraie bête fauve quand on la plaça enfin à l'Institution de sourdes-muettes de Montréal, où elle fit des progrès presque aussi merveilleux que Marie Heurtin; mais sa longue captivité, pauvre petite prisonnière innocente, avait ruiné sa santé; elle mourut poitrinaire au bout de quelques années.(1)

(1) Mlle Corinne Rocheleau a écrit en français sur Ludivine Lachance un livre émouvant, qui a été couronné par l'Académie française. Il est en vente à l'Institution de sourdes-muettes de Montréal (Canada). Dans cette Institution se trouvent actuellement huit élèves sourdes-muettes-aveugles.

Parmi les sourds-aveugles Américains on compte une quantité de personnalités extrêmement intéressantes, je n'en citerai que deux, cette ravissante et pathétique Théodosia Pearce, qui, aveugle et boiteuse dès l'enfance, devenue sourde un peu plus tard, fut sauvée du désespoir par la lecture de l',,*Histoire de ma vie*" d'Helen Keller et devint un auteur et un poète plein de charme et de délicatesse, un ,,oiseau chantant dans l'obscurité et le silence de sa nuit". Elle mourut peu après la publication de son second livre, ,,*La Beauté éternelle*".

Puis, c'est le cas vraiment extraordinaire d'Helen May Martin, — une autre Helen ! — une charmante jeune fille qui, complètement sourde et aveugle comme elle l'est, s'est prise de passion pour la musique dont elle jouit par le sens tactile, les vibrations ; elle est devenue une musicienne d'un réel talent, qui interprète avec âme les œuvres les plus difficiles des grands maîtres. Elle joue dans les concerts, les églises, et, au cours d'une récente audition, a émerveillé l'illustre pianiste Paderewski . . .

En France, nous avons aussi une aveugle-sourde d'élite, — Mme Galeron de Calonne, aveugle depuis l'enfance, partiellement sourde jusqu'à l'âge de 30 ans et qui le devint alors subitement et complètement. Nature infiniment noble et élevée qui fut liée d'amitié avec la reine Carmen Sylva, elle reçut de Victor Hugo ce glorieux surnom : ,,La Grande Voyante". Elle a fait passer ses douleurs d'infirme, ses joies et ses épreuves d'épouse et de mère dans son recueil de poésies «*Dans ma nuit*», un chef-d'œuvre justement couronné par l'Académie Française [1].

Mais ce sont là des exceptions. Le plus grand nombre des sourds-aveugles, comme du commun de l'humanité, se recrute dans les humbles sphères. Il y en a de pauvres, de très pauvres, — des vieillards, des malades dénués de tout, soit dans leurs

---

[1] Edition des Gémeaux, 66, boulevard St-Germain, Paris. Prix 7 francs.

familles, soit dans les asiles et les hospices. Chez beaucoup, l'intelligence a sombré dans les ténèbres, ils sont réduits à une existence inerte et passive . . . D'autres, par contre, travaillent courageusement pour gagner leur vie, pour subvenir aux besoins des leurs . . . Tel brave sourd-muet-aveugle dans le Gard, ancien élève de l'Institution protestante de St-Hippolyte du Fort, est habile brossier, et a été un certain temps chef d'atelier à l'Institution des aveugles de Montpellier. D'autres sont chaisiers, canneurs, tourneurs, vanniers. Les femmes font aussi de la vannerie, des brosses, du cannage, du filet, et surtout du tricot, du crochet en tous genres. Elles sont souvent d'une adresse féerique, et arrivent à exécuter des travaux d'aveugles d'une minutie extraordinaire, comme de la dentelle au fil fin! Malheureusement tous ces ouvrages sont bien peu rétribués et surtout d'un placement difficile pour les infirmes éloignés des grands centres. Aussi deux puissantes Sociétés philanthropiques, l'Assistance aux aveugles (225, rue de Charenton, Paris) et l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles, (7 et 9, rue Duroc, Paris) ont-elles été bien inspirées de créer chacune un fonds spécial d'aide et de secours aux aveugles-sourds . . . Quant aux aveugles-sourds de guerre — il y en a, hélas! qui ont été frappés brutalement de leur double, leur effroyable malheur en pleine jeunesse, en pleine vie, — ils ont du moins maintenant une pension équitable à laquelle peut s'ajouter le produit de leur travail.

Me sera-t-il permis de mentionner encore une grande famille tendrement unie de 60 à 70 sourdes-aveugles, disséminées un peu partout en France et même à l'étranger, qui, pendant plus de quinze ans, ont eu pour lien, pour trait-d'union mon journal de sourdes-muettes ,,La petite silencieuse''. Depuis Noël 1928, grâce à la générosité de l'Imprimerie Braille à Mulhouse qui s'est chargée de la publication, il existe, de plus, une revue spécialement destinée à ce petit monde d'emmurées ,,Le Rayon de Soleil des sourdes-

aveugles", envoyé gratuitement aux sourds-aveugles des deux sexes qui en font la demande. [1] Parti des rivages de l'Océan pour aller briller en Alsace, ce petit „Rayon" réjouit et console une dizaine d'affligées dans nos chères provinces retrouvées: une fillette élevée à l'Institution d'aveugles de Still et deux bons vieillards indigents recueillis dans la même maison; une jeune fille d'origine italienne occupée à l'atelier d'aveugles de Strasbourg, deux autres habitant Mulhouse ou la banlieue, trois pensionnaires à l'Institution des aveugles d'Illzach . . .

Toutes ces amies sont liées à leurs sœurs inconnues par une sympathie fraternelle qu'elles se prouvent les unes aux autres par des inspirations délicates et touchantes au possible . . . Telle pauvre sourde-aveugle d'Illzach reçoit d'une bienfaitrice un cadeau de laine, vite elle tricote plusieurs bonnes et chaudes paires de gants pour de plus malheureuses qu'elle . . . Telle autre se prive de petites douceurs pour économiser 3 francs à l'intention de sœurs d'infortune; une encore, une demoiselle âgée, à peu près condamnée à la réclusion parce que les guides coûtent trop cher, arrive à réunir 40 francs dont elle fait aussi joyeusement le sacrifice pour l'œuvre commune . . . Et cette chère petite solitaire dans un hameau de l'Ain qui vient de m'envoyer une jolie paire de chaussons accompagnés de ces lignes: «Chère grande sœur, je vous demande que cette paire de chaussons aille à une sœur d'infortune qui est complètement dans la nuit et le silence et dans les plus isolées. Je les aime toutes bien, bien, mais voilà mon désir.» Et à son travail sont épinglés ces mots: «Chère sœurette, je vous aime et pense à vous!» Et que dire encore

(1) S'adresser soit à l'Imprimerie Braille à Mulhouse, soit à la fondatrice-rédactrice, Melle Yvonne Pitrois, villa Simplette, Royan (Charente-Inférieure) qui sera toujours heureuse d'atteindre de nouveaux cas de sourds-aveugles qui lui seront signalés, et de leur apporter une aide matérielle ou morale.

de cette pauvre sourde-aveugle, hospitalisée à la Salpêtrière, qui, à ses moments de récréation, tricote des layettes, confectionne des poupées de chiffons pour les bébés de la crèche de l'hospice? . . . Et encore de cette courageuse aveugle-sourde à Saint-Dié, qui, seule avec sa mère sourde et clouée au lit par la paralysie, soigne et console la pauvre malade, et tient leur petit ménage dans un ordre, une propreté admirable! . . . Ah! comme elle est vraie la réflexion que me faisait un jour Sœur Marie-Bernard: «Le monde ne se doute pas, en voyant les pauvres visages des sourdes-aveugles figés dans une expression morne que le regard n'anime plus, de l'intensité parfois surprenante de la vie morale derrière ces masques . . . Les sourdes-aveugles me font souvent penser à ces pierres qu'on rencontre dans les régions désertiques du Sud de l'Amérique méridionale qui sont les *pampas*. Le voyageur égaré dans ces vastes prairies à l'aspect désolé où d'innombrables troupeaux broutent un maigre gazon périrait de soif, s'il ne trouvait les ,,pierres à eau". Ce sont de gros cailloux creux contenant une eau fraîche et limpide dans un cœur tout irradié de jolis cristaux. Rien ne distingue ces gros cailloux, sinon qu'ils sont un peu plus vilains que les autres . . . seulement, pour trouver leurs trésors, il faut savoir les ouvrir . . .»

Oui, ouvrir ces âmes emmurées, communiquer avec elles! C'est là le problème poignant, — soit qu'il s'agisse, pour les maîtresses, les professeurs, de faire l'éducation d'un enfant aveugle-sourd, soit qu'un ami, un cœur sympathique veuille se pencher sur ces détresses . . . Mais à force d'ingéniosité, de patience, d'amour, on arrive à franchir les abîmes . . . L'alphabet manuel de l'Abbé de l'Epée, les signes des sourds-muets, l'alphabet tactile en points usité à Illzach peuvent être d'un puissant secours . . . Certains aveugles-sourds comprennent leurs interlocuteurs par les vibrations en posant leurs doigts sur leur gorge. Pour ceux qui connaissent ou peuvent apprendre l'écriture courante

ordinaire, le plus simple, le plus rapide moyen de communication est d'écrire avec le doigt dans leur main ce qu'on veut leur dire, ou de prendre leur doigt à eux pour le leur faire tracer sur n'importe quelle surface.

On est bien récompensé, croyez-le, de la peine qu'on prend ainsi, par le bonheur qu'on procure à un de ces pauvres affligés. Et quelle douceur, lorsqu'on est arrivé à faire pénétrer un peu de lumière d'En Haut dans ces nuits si profondes, qui seraient atroces sans les consolations que la foi seule peut donner ! Ecoutons plutôt pour finir un lecteur du ,,Rayon de Soleil" — un pauvre réfugié du Pas-de-Calais, aveugle et sourd, toujours malade, sans famille et isolé dans un village perdu des Pyrénées :

« De temps en temps j'ai des moments de découragement, cependant je ne suis pas le seul qui porte une croix bien lourde. Oui, le découragement, le cafard et même le désespoir existent chez nous, et pour les vaincre, il faut prier beaucoup, car sans la prière, sans l'aide de Dieu, notre Père céleste, le désespoir est inévitable. Nous devons beaucoup aimer Dieu et le remercier de tous ses bienfaits, en espérant qu'un jour nos épines se changeront en étoiles ! . . . »

FIN

JUILLET 1929.

Impr. Mühl. Strasbourg